

être prix Nobel de biologie comme le préfacier (N. K. Jerne) pour affirmer que la compréhension du texte n'exige pas du lecteur des connaissances spécialisées en biologie et en médecine (encore oublié-il la philosophie...) et que l'auteur s'adresse au grand public.

Du coup, on ne peut éviter l'impression de lire deux ouvrages en un seul. Le premier plus classique mais moins stimulant ne manque pourtant pas d'intérêt. Décrivant successivement les filières, souvent parallèles, qui ont conduit de l'immunisation à l'immunologie, il offre, parmi beaucoup d'autres, des développements particulièrement bienvenus, sur l'histoire de la transfusion et de son institutionnalisation différente selon les pays sur celle de la transplantation — là aussi avec une analyse sociale très fine de l'acclimatation diverse de l'hypothèse H.L.A. selon le pays. Tout aussi précieuse, même si on l'attendait avant, la fine distinction établie entre médecine savante et médecine scientifique. Plus convenu pour qui est un peu au courant de la récente histoire des sciences médicales, la charge contre Pasteur. Le voici éclectique, faisant surtout preuve de souplesse théorique, d'empirisme mais audacieux, pratiquant le coup de force et récupérant l'héritage de Jenner, un peu indûment. Sans doute est-il juste, pour mettre fin au mythe d'affirmer, comme le fait A.-M. Moulin, qu'avec Pasteur il s'agit de vaccinologie et non d'immunologie.

Au total, même s'il n'est pas facile et parfois obscur, ce livre est important même pour l'historien social de la Santé. Cette lecture, déjà riche, n'exclut bien sûr pas les autres que feront les biologistes, les médecins et les philosophes.

Olivier FAURE

Michael ADAS, *Machines as the Measure of Men, Science, Technology, and Ideologies of Western Dominance*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1989, XII-430 p., index, cartes, illustr.

On a souvent l'impression que dans son expansion outre-mer, l'Europe a projeté sur l'écran du monde une image d'elle-même agrandie aux dimensions des autres continents, mettant ainsi en relief des traits culturels parfois moins facilement visibles sur son propre territoire. Le très beau livre de M. Adas met à profit cette projection, si je puis dire, pour analyser la naissance et le déclin de l'idéologie techniciste caractéristique de l'Europe moderne. Jusque vers la fin du XVIII^e siècle, cette idéologie ne joue qu'un rôle de second plan dans les jugements que portent les Européens sur les peuples exotiques ; d'autres critères interviennent, d'un poids égal ou supérieur, par exemple la religion : la première partie du livre lui est consacrée. La seconde partie porte sur le long XIX^e siècle, jusqu'à la première guerre mondiale ; c'est le triomphe de la science et du machinisme, non seulement dans les faits, mais dans les conceptions : les machines sont la civilisation. Après la guerre de 1914-1918 enfin, c'est la troisième partie, les certitudes s'effritent ; les machines ont été mises au service d'une nouvelle barbarie en Europe même et leur rôle civilisateur n'est plus évident ; de nouvelles peurs s'installent et on recherche de nouvelles valeurs jusque chez les colonisés. L'épilogue insiste sur le maintien tardif aux États-Unis, jusque bien après la seconde guerre mondiale, d'un optimisme technologique proche de celui du XIX^e siècle.

Il est clair que ce découpage chronologique, qui n'est pas l'essentiel du livre, n'est valide qu'en gros. M. Adas sait fort bien que le pessimisme technologique si caractéristique de l'entre-deux-guerres est né en réalité bien avant 1914, ou que dès 1719, c'est-à-dire plus de

COMPTES RENDUS

soixante ans avant qu'il ne soit question d'une « révolution » industrielle, Defoe fait voyager Robinson dans une Chine misérable et arriérée bien différente de la vision admirative qu'en avaient ses contemporains. Mais il est somme toute ordinaire que les grands tournants idéologiques soient ainsi annoncés à l'avance. Cela n'enlève rien à leur réalité. Si Defoe, comme plus tard H. G. Wells ou Orwell, a été plus clairvoyant qu'on ne l'était à son époque, c'est parce qu'il n'appartenait pas à l'élite et qu'il refusait d'en partager les illusions. Les marins et les soldats, dont il tenait ses informations, avaient certainement une meilleure idée du niveau effectif des techniques chinoises, par rapport à celles de l'Europe, que les ambassadeurs et les missionnaires.

Il n'est naturellement pas possible de résumer ici un texte dense et serré de 420 pages, d'une érudition impressionnante, et qui pourtant se lit avec plaisir. Malgré ses dimensions, le sujet n'est pas épuisé : l'auteur a limité son propos à trois aires culturelles, l'Afrique noire, la Chine et l'Inde, et il n'a utilisé de façon systématique que les sources françaises et anglaises, bien qu'il n'ignore pas les autres. Tout l'épisode ibérique a été écarté, ainsi que l'essentiel de la littérature allemande, hollandaise et scandinave ; compte tenu du sujet, cette seconde omission surtout semble gênante. Il reste que parce qu'il nous propose une vision de l'histoire européenne doublement différente — la technique et l'outre-mer comme points de vue — Michael Adas nous conduit souvent à réviser nos idées ou à nous poser de nouvelles questions. Je n'en citerai que trois exemples.

Le premier est celui de l'indianisme, et nous montre à quel point une discipline qui peut sembler purement scientifique (philologie, histoire des religions, histoire de l'art) connaît, au début du XIX^e siècle, des vicissitudes directement liées au développement d'une idéologie techni-

ciste avec laquelle elle n'a, en apparence, aucun rapport.

Le second exemple touche à l'histoire de la philosophie. J'ai mentionné le pessimisme technologique de l'entre-deux-guerres. En cette période de décomposition des certitudes antérieures, les idées sur le thème « technique et civilisation » sont soumises à un intense travail social d'analyse qui s'opère dans tous les milieux intellectuels. C'est dans ce contexte qu'il faudrait lire des œuvres comme celles de Berdiaeff, de Guénon, de Heidegger, d'Ortega y Gasset, de Spengler et de quantité d'autres plus ou moins célèbres. Et la question ne tarderait pas alors à se poser : en quoi ces œuvres sont-elles originales ? Sont-elles autre chose que la combinaison toujours recommencée des mêmes idées véhiculées par le milieu ambiant ? La question vaut surtout pour Heidegger, le seul peut-être de ces auteurs à faire aujourd'hui encore référence. Quelle est l'originalité réelle de sa pensée sur la technique ? Il me semble qu'après avoir lu l'ouvrage de M. Adas, on ne peut pas contourner la question.

La même remarque peut être faite à propos de l'histoire du racisme. L'auteur fait remarquer qu'avant le XX^e siècle, la notion de race n'est pas fondamentalement biologique (ce qui est bien connu) et que d'autre part, le sentiment de supériorité que nourrit l'idéologie techniciste relève davantage du « chauvinisme culturel » que de ce que nous appelons racisme aujourd'hui. Il semble, autrement dit, que le sentiment de supériorité des Européens s'est d'autant plus développé que ceux-ci donnaient plus de poids à la technique dans leurs jugements sur les autres, mais que cette supériorité n'était guère conçue comme héréditaire. Peut-être serait-ce précisément quand la technique a perdu son rôle que le chauvinisme culturel, privé de ses bases, serait devenu racisme. Je ne suis pas sûr que cette lecture des quelque cinquante pages que M. Adas consacre à la ques-

tion soit correcte. Ce qui me semble certain, par contre, c'est que ce qu'il a à dire sur le sujet ne peut pas être négligé. L'image qu'une société se fait de ses techniques est toujours, et partout, une composante essentielle de l'image qu'elle se fait d'elle-même, et il n'y a pas d'histoire des idées qui puisse être complète si elle ignore cela.

François SIGAUT

Josiane OLFF-NATHAN (sous la direction de), *La science sous le Troisième Reich. Victime ou alliée du nazisme ?*, Paris, Seuil, 1993, 336 p.

Voici peu d'années, Michael Pollak proposait de qualifier de « régulation experte » la contribution des sciences (y compris juridique) au projet de société du nazisme. La politique raciale nazie prenait sa source dans un courant idéologique qui avait cours en Allemagne (et au-delà puisqu'il se référait aux classiques internationaux de l'eugénisme) depuis la fin du XIX^e siècle, expliquait-il. Mais sa modernité était ailleurs : dans son mode de légitimation, marqué par une référence constante aux doctrines scientifiques et à des modalités particulières de mobilisation des experts¹.

Le livre collectif publié sous la direction de Josiane Olff-Nathan rassemble, sur les mêmes questions des rapports entre la science et le nazisme, une série de contributions dont beaucoup émanent de chercheurs allemands (et qui sont malheureusement parfois lourdement traduites). Les mathématiques, la physique, l'anthropologie physique et la biologie humaine, l'histoire et la géographie permettent d'examiner le cas des sciences « dures » et des sciences sociales, des disciplines fondamentales et des disciplines appliquées, de l'enseignement des sciences enfin.

Dès le 7 avril, la loi sur la reconstitu-

tion de la fonction publique avait permis de chasser des instituts de recherche et des chaires universitaires tous ceux que leur race ou leur attitude politique rendaient indésirables. Des drames humains en résultèrent, et le démantèlement total de certains groupes, comme l'Institut de mathématiques de Göttingen. Mais ce qui frappe à la lecture du travail des historiens des sciences, c'est la « normalité » à laquelle ils ont affaire dans la pratique quotidienne de l'enseignement et de la recherche.

Le spectre des attitudes individuelles ne permet pas d'en rendre véritablement raison : « C'est la science en tant que système qui est ici mise en cause » (p. 29). Les motifs en sont attendus : illusion longuement maintenue d'un espace de liberté au sein de controverses professionnelles et techniques tolérées par le régime (en 1942, un débat, avec tous les critères extérieurs de scientificité sur le concept d'espace vital, prend place dans l'une des principales revues spécialisées de géographie ; et la même année, au cours d'une confrontation officielle, la physique moderne l'emporte sur la *deutsche Physik*), défense corporative, possibilité de profiter des postes créés et des crédits distribués, exploitation de concepts directement liés à l'idéologie du régime (le cas de l'anthropologie est évidemment exemplaire).

Mais il n'est pas sûr que le registre choisi pour la compréhension fondamentale du phénomène, qu'indique le sous-titre (« Victime ou alliée du nazisme ? ») et qui emporte condamnation (« la science sort profondément compromise de l'épisode national-socialiste », p. 29) soit intellectuellement le plus productif. Michael Pollak avait au contraire repris à N. Luhmann la notion de mode moderne de légitimation. Celui-ci découle du simple respect des procédures, dégage chaque agent, pris individuellement, de toute obligation de justification et de tout sentiment de responsabilité : l'échelle de son action et celle du produit